

Pour un pessimisme méthodologique

Catherine Mavrikakis

Numéro 307, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73505ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2015). Pour un pessimisme méthodologique. *Liberté*, (307), 67–68.

CATHERINE MAVRIKAKIS

L'IMPERTINENCE

Pour un pessimisme méthodologique

Cet enthousiasme qui nous aliène.

Mais il faut probablement se faire une raison de la disparition des hommes d'esprit à notre époque. Dans les McDonald's se trouve une toute nouvelle race d'hommes qui avale avec enthousiasme de la merde.
— Heiner Müller

C'EST cette citation de l'écrivain Heiner Müller que l'on me donnait à commenter récemment. J'ai envie de la reprendre afin de tenter d'en multiplier les sens qui nous concernent. J'ai envie de faire entendre dans ces pages la parole de ce grand écrivain, de ce dramaturge est-allemand qu'était Heiner Müller, lorsqu'il proférait son dégoût pour la société capitaliste, et qui fut pourtant longtemps censuré par le régime communiste de l'Allemagne de l'Est.

Müller était un homme libre qui n'avait de comptes à rendre à personne et qui pouvait penser parce qu'il n'était véritablement d'aucun parti. C'était très certainement un grand esprit dont les idées, malgré sa mort il y a presque 20 ans, sont d'actualité, puisque dans la pensée de Müller il est presque toujours question du rapport du contemporain à un enthousiasme forcé, voire forcené.

Cet enthousiasme qui est le nôtre, nous l'avons souvent pris et dénoncé comme une indifférence, comme un confort, pour faire résonner ici le titre d'un film de Denys Arcand. Or, il faut bien se rendre à l'idée que notre discours sur l'indifférence camoufle notre enthousiasme face à ce que nous produisons et consommons. Il n'y a pas en nous de réelle apathie face à ce qui nous arrive, apathie qui renverrait à une résignation et à une impuissance collectives ou individuelles, mais il faut plutôt relever en nous une joie enthousiaste devant ce qui constitue notre propre participation à l'innommable.

S'il y a un cynisme à notre époque, il ne faut pas l'imaginer représenté par un certain air blasé qui serait notre être au monde. Le cynisme est entièrement lié à un enthousiasme

pour le pire, à un appétit insatiable pour l'apocalypse... Les discours sur notre supposée apathie, sur notre indifférence, en voulant contrer ce qui serait de l'ordre de l'inertie, réussissent sans cesse à produire un enthousiasme qui ne se connaît pas et surtout qui n'est pas à même de saisir sa propre dangerosité. L'enthousiasme que nous cherchons (ce qui constitue étymologiquement la présence divine en nous ou ce qu'il en reste), que nous réussissons à sentir, doit être vu comme ce qui est le plus pernicieux actuellement dans notre association à l'abject fondant nos sociétés.

Nous regardons avec enthousiasme des films ou des émissions de télévision obsédés par l'élimination et la survie, voire l'élection des « plus forts » ou des « meilleurs » ; nous écoutons avec enthousiasme une radio qui ne fait plus que nous divertir et qui n'a plus le temps de nous faire réfléchir ; nous nous ruons avec enthousiasme vers des produits culturels qui combrent notre pseudo appétit de nourritures spirituelles ; nous dressons avec enthousiasme des listes des 10, 20 ou 25 livres qui ont changé notre vie et nous invitons les autres à en faire autant ; nous nous lançons avec enthousiasme sur les coups de cœur des librairies, elles-mêmes désespérément entêtées à montrer encore quelque engouement pour certains textes. Sauvons-nous vraiment ainsi la culture en la célébrant, avec enthousiasme, dans ce qu'elle a de plus petit ?

Est-ce élitiste de vouloir manger autre chose que du McDonald's culturel ? Analysons-nous assez les conséquences de nos choix enthousiastes ? Pouvons-nous nous imaginer un peu plus circonspects ? Faut-il dire pour ne pas être méprisant : « tout est bien dans le meilleur des mondes possibles », phrase ironique d'un Voltaire alors que tout semble aller de travers ? Quel enthousiasme autre que pour du McDonald's ou pour une médiocrité qui nous fait mal au ventre pourrions-nous cultiver ? Faut-il simplement nous retenir d'être enthousiastes par les temps qui courent ? Ne pourrions-nous pas adopter, comme le préconise le penseur allemand Peter Sloterdijk, un certain pessimisme méthodologique, qui ne serait pas un pessimisme existentiel, mais qui nous permettrait de ne pas nous lancer tête baissée, avec ferveur, dans n'importe quelle petite entreprise moïque au moment où l'exploitation du moi et de son image est devenue un mode de vie ?

Pour Müller, il est donc question de notre rapport à cette ingurgitation que nous croyons anodine, sans apparentes conséquences, mais qui déterminera une mutation de l'humain. J'aurais pu aussi citer un passage de *Hamlet Machine* de Müller, qui a été mis en scène au Québec par Carbone 14, dès 1987, où il est dit « Heil Coca-Cola ! » en écho à l'enthousiasme qu'un pays eut jadis pour Hitler. Comme l'écrivait Ernst Jünger : « le fascisme n'est pas rationnel, mais enthousiaste. C'est là sa grandeur... » Le mythe de la grandeur de l'enthousiasme préside aux formes de totalitarisme qui nous agitent. Dans ce « Heil Coca-Cola ! » de Müller, il est en quelque sorte affirmé que le marché mondial est notre Führer, que nous avons affaire à une culture où nous nous soumettons avec un grand enthousiasme aux lois qui n'en sont pas mais qu'on appelle « les lois du marché », auxquelles la culture devrait elle aussi se soumettre.

Est-ce que notre rapport à une consommation de produits mcdonalisés de toutes sortes nous conduira à ne plus avoir d'hommes et de femmes d'esprit? C'est ce que Müller pense. Je le pense ici avec lui. Selon lui, il faut se faire une raison devant ce qui nous arrive comme société. En fait, Müller dit cela avec ironie : « il faut probablement se faire une raison », puisqu'encore une fois il en appelle à l'écriture, à la littérature et au théâtre, pour déconstruire cet enthousiasme, pour précisément ne pas se faire une raison. Le théâtre, le lieu où l'on purgeait les passions, où les sentiments étaient à leur comble ne permet-il pas à Heiner Müller de penser comment une foule peut adorer ou détester un spectacle avec enthousiasme et comment cet enthousiasme peut précisément être ce qui est susceptible de gangrener le corps d'une société?

Or, de nos jours, comment ne pas avoir très peur avec Müller de l'enthousiasme? Comment ne pas être terrifié par notre abrutissement devant cette société du spectacle de soi généralisé, du divertissement qui nous fait cocher « j'aime » ou « je n'aime pas », devant n'importe quelle insignifiance actuelle, qui nous présente des chefs d'État désireux de passer dans les mêmes revues que Lady Gaga ou Véronique Cloutier? Et des présidents, premiers ministres ou futurs chefs de parti politique époux de mannequins, de stars de la télé ou de vedettes de tous acabits?

Récemment, dans tous les médias, la ministre de la Culture française a été très critiquée. Elle a avoué ne pas avoir de temps pour lire de la littérature. Elle est ministre de la Culture : elle a autre chose à faire. Elle ne connaît pas les titres du lauréat français du prix Nobel de littérature de cette année, Patrick Modiano... C'est ainsi. Comment la critiquer? Chaque jour, elle ingurgite des rapports et des rapports, nourriture McDonald's de la pensée de tout ministre et de tout gouvernement : elle est payée pour cela. Le plus triste est que beaucoup trouvent rassurant que Fleur Pellerin lise un rapport sur la culture plutôt que Modiano ou Proust. Elle fait son boulot.

L'écrivain Pierre Ouellet rappelait à un colloque que lorsque Malraux était ministre de la Culture en France, il était aussi écrivain. Oui, en effet, Malraux faisait de grands discours, des livres et des oraisons funèbres à la mémoire des défunts grandioses. Un ministre est-il meilleur s'il est un grand lecteur de rapport ou s'il lit encore autre chose?

Ici, la situation ne manque pas d'être aussi cocasse. Notre ministre de la Culture est allée acheter des livres québécois un jour en août, comme il était conseillé de le faire, dans un geste économiquement citoyen, voire culturel... On a photographié notre ministre avec ses dernières acquisitions. Elle a de la chance, notre ministre, elle n'a pas besoin de

parler des livres, des films, des pièces qu'elle voit. Ici, on ne lui demandera même pas si elle a lu Victor-Lévy Beaulieu ou Marie-Claire Blais. À la limite, elle pourra faire à la radio la liste des 10 livres qui ont changé sa vie. On ne l'accule pas à produire un discours sur la littérature. Elle peut lire tous les rapports qu'elle veut, on ne lui reprochera rien... Il suffit qu'elle achète des livres, qu'elle stimule le commerce et l'édition québécoise, ce qu'elle fait bien... C'est donc une bonne ministre de la Culture.

Néanmoins, elle n'est pas pressée de créer le prix unique du livre, parce que l'on a le droit au Québec d'acheter les livres où l'on veut et à bas prix. Nous sommes un pays libre, un pays où on consomme comme on veut et où on veut. Le livre peut se vendre dans les McDonald's et les Costco de ce monde, au rabais, tant mieux! Le consommateur est satisfait, enthousiaste. Il achètera ainsi beaucoup de livres chez Costco... Et les livres qui ne peuvent pas se retrouver chez

Costco à cause des prétendues lois immuables du nombre et du marché, qui veulent que seuls les livres à grand tirage y soient présentés, et bien tant pis pour eux... Tant pis pour les gens qui ne peuvent participer à notre grand enthousiasme collectif... Devons-nous espérer que nos ministres de la Culture en Occident soient des écrivains, des artistes? Je nous laisse penser à cela avec Müller.

Je finirai par un mot d'espoir, celui de Nietzsche, qui reprend la question des grands esprits :

Les grands hommes sont comme les grandes époques, des matières explosibles d'énormes

accumulations de forces; historiquement et physiologiquement, leur condition première est toujours la longue attente de leur venue, une préparation, un repliement sur soi-même – c'est-à-dire que pendant longtemps aucune explosion ne doit s'être produite. Lorsque la tension dans la masse est devenue trop grande, la plus fortuite irritation suffit pour faire appel dans le monde au « génie », à l'« action », à la grande destinée.

Que vienne un temps où cette grande destinée sera la nôtre, que viennent de grandes femmes et de grands hommes qui mangeront du McDonald's avec un vrai dégoût, que vienne une époque qui nous surprendra parce qu'elle ne nous enthousiasmera plus du tout de façon bête. Voilà ce que je nous souhaite... La littérature, celle de Müller et de plusieurs autres, peut encore nous mettre sur la voie d'un dégoût salvateur. Mais cette littérature-là, on ne la trouve pas au rabais chez Costco. Dommage... **L**



« Mais d'où provient cette délicieuse odeur de déjeuner ? » demandai-je. « FUYONS ! » hurla alors Baguettine.
« Painville est en feu ! »

Catherine Mavrikakis est essayiste et romancière.